L'Egalité

5 PAGES 5 CENTIMES

DEPOT LEGAL N° 0020

DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE, N° 1.69 — A ROUBAIX, N° 21.86 — A LENS, N° 0.69 — A DOUAI, N° 412

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Lundi 1er Janvier 1912

A nos amis, à nos lecteurs,
VOUS NOS MEILLEURS SOUHAITS DE BONNE ANNÉE
1er JANVIER 1912

A l'occasion du nouvel an, et selon l'usage, notre journal ne paraîtra pas demain mardi 2 janvier 1912.

COMPTES DU LUNDI

M. Will
ne reçoit pas

M. le Préfet ne reçoit pas à l'occasion du jour de l'An.

M. le Maire ne reçoit pas.

M. Will ne reçoit pas non plus.

Je sais bien que ça vaut tous ceux qui comptaient venir boire mon vin blanc à l'occasion du Nouvel-An et sous prétexte de me souhaiter une « bonne et heureuse année ».

Mais ce que j'en fais, ce n'est ni pour le vin blanc, ni pour moi, c'est dans l'intérêt même de ceux qui viendraient la bouche en cœur m'apporter toutes sortes de vœux de santé, de prospérité et de contentement.

Je m'explique.

—~—

Un bon journaliste doit être content quand il fait ce qu'on appelle, en terme de métier, un « beau journal ».

Or, un « beau journal », c'est un quotidien qui contient au moins tous les deux jours le compte-rendu d'un grand discours politique, d'un scandale sensationnel, d'un crime effroyable, d'un accident terrible, d'un acte de dévouement qui coûte la vie à son auteur, d'une découverte scientifique mirobolante, d'un événement économique qui chamboulera le monde, etc., etc., etc...

Remarquez qu'on ne prononce de discours éloquent, au Parlement ou ailleurs, que lorsque ça va mal dans le pays, qu'une crise indispose le peuple et qu'on sent alors vraiment le besoin, pour mettre fin aux malheurs de la France, de prononcer des paroles définitives, scandées par de généreux coups de poing sur la tribune. Cela n'a donc rien de très agréable pour les citoyens d'une nation que d'apprendre qu'un grand discours vient d'être prononcé, puisque c'est le signe que les affaires du pays ne vont pas tout à fait bien.

Une importante découverte scientifique est-elle annoncée ? Lamentez-vous, bonnes gens ! La télégraphie sans fil sert aux cuirassés pour échanger des ordres de combat. L'aéroplane est devenu presque exclusivement un moyen terrifiant de rendre la guerre plus meurtrière. L'automobile offre aux assassins, aux voleurs, aux fraudeurs, la plus grande sécurité et l'impunité assurée. La photogravure en couleurs a permis aux faussaires de faire des billets de banque parfaits. A l'outillage industriel savamment compris, les cambrioleurs ont emprunté les instruments délicats qui coupent une porte de coffre-fort, comme une pièce de beurre. La toxicologie approfondie par les maîtres des laboratoires a enrichi la collection des narcotiques et des poisons des bandits. Allez vous réjouir après cela de la trouvaille d'une force ou d'une ingéniosité nouvelle !

Ainsi, va le reste !

Serez-vous plus heureux de trouver dans votre journal, le matin, le récit du découpage en petits morceaux de la famille de votre ancien voisin ; ou les détails sur le déraillement qui a écrasé un panier d'œufs frais à vous destiné et, en revanche, a laissé indemne votre belle-mère ; ou les abominations commises par votre confesseur ; ou je ne sais quoi encore de tout ce qui remplit ordinairement ces colonnes et qui n'est pas très gai, quand ça n'est pas très triste ?

—~—

Je vois votre tête d'ici, si vous étiez venu me faire visite, avec votre bel habit des dimanches, votre propre cravate et vos meilleures manières :

— « Une bonne année ! Une bonne santé ! Et tout ce que vous désirerez...

— « Oui, oui, merci, vous aurais-je dit. Ça chôme un peu les nouvelles depuis quelque temps. On ne sait plus quoi mettre dans le journal. Et vous arrivez avec de si gentilles intentions de me faire plaisir, que je ne peux vous refuser de les mettre à profit.

» Une bonne santé, m'avez-vous dit ? Je ne me porte bien que lorsque le métier va. Il nous manque en ce moment un beau petit crime, bien mijoté, mystérieux à point, avec deux sous d'horrible, une pointe de sentiment, le tout enveloppé d'émotion populaire ! Voulez-vous être assez aimable pour vous faire étrangler par un de ces messieurs. On vous cachera dans le fond d'un panier qu'on enlèvera à la gare... Enfin, en y réfléchissant un peu, on peut trouver là matière à faire un « beau journal » pendant quelque temps.

» Si vous avez des préférences pour une famine, une inondation ou une déclaration de guerre, ne vous gênez pas ! Je vous laisse le choix sur la réalisation des souhaits que vous m'avez présentés.

» Il y aura, du reste, toujours moyen de s'entendre. Pour remplir le journal tous les jours, pendant l'année 1912, il faudra que vous vous y mettiez tous, mes chers visiteurs, et vous ne serez pas trop, croyez-le bien, pour empêcher de chômer toutes les rubriques à sensation !

» Ah ! mes camarades, vous apportez des vœux de prospérité à un journaliste. Vous saurez ce qu'il en coûte ! Ce n'est pas avec des nominations de palmes académiques qu'on remplit le journal. Ce qu'on met dans les colonnes où vos yeux indifférents cherchent un gros titre, en déjeunant, c'est de la douleur, de l'angoisse, du vice, du mal.

» Vous me direz que c'est parfois du bien et du beau, mais avouez vous-même que cela ne vous intéresse pas ! »

—~—

J'imagine que votre gilet de flanelle serait plutôt trempé par la sueur de la petite mort, en sortant de chez M. Will, si je vous avais tenu ce langage à l'occasion de votre aimable visite. Le vin blanc aurait eu pour vous un goût amer. Vous auriez respiré avec joie l'air de la rue.

Voilà pourquoi, comme M. le Préfet, je ne reçois pas à l'occasion du jour de l'An !

Restez ce matin-ci bien chaudement dans votre lit. Dites-vous qu'il faut prendre dans la vie le plus de bon temps possible, parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver. Et le bon temps, voyez-vous, il n'est pas dans les actes où d'autres hommes souffrent et ont du chagrin. Il est dans ce qui ne fait de tort à personne, dans ce qui peut, au contraire, susciter des sourires et du bonheur...

Mais je vois que je vais vous causer morale et bons sentiments. Ce n'est pas la peine, puisqu'aussi bien vous ne liriez pas jusqu'au bout.

Alex WILL.

Hier & Aujourd'hui

BONNE ANNEE !

Bonne et heureuse année ?

Aujourd'hui n'est-il pas comme une trêve à la lutte entre les hommes ? N'a-t-on pas déposé ces armes qui s'appellent : avidité, envie, haine ?

L'avènement de l'année nouvelle attendrit les cœurs les plus secs. Toutes les tristesses, toutes les rancœurs semblent s'effacer dans la brume de l'an qui finit, tous les espoirs fleurissent dans l'aube de celui qui commence.

Ce matin les tout-petits ont pris d'assaut le grand lit maternel, les exilés ont salué le pays natal, les anciens ont pleuré de joie, les disparus ont eu leur part de souvenirs...

N'est-il pas juste de songer un peu à ceux qui seront privés de ce modeste et traditionnel bonheur qu'apporte avec lui l'an nouveau ?

Gustave Hervé, et d'autres aussi, des libertaires, des manifestants de la vie chère, des fanatiques peut-être, des sincères à coup sûr, sont en prison pour avoir formulé plus ou moins violemment des opinions subversives.

Hervé surtout, qui, après avoir accompli dix-sept mois de geôle, se trouve encore avoir à « tirer » quelque quatre ans, — Hervé, dont on ne saurait trop blâmer les violences, les appels au sabotage, la propagande déplorable, — mais Hervé dont il faut néanmoins reconnaître la bonne foi et le réel courage, — Hervé commande la sympathie de ceux-là même, et nous en sommes, qui combattent, de toutes les forces de leur être, ses pernicieuses doctrines.

Il a une vieille maman en Bretagne, ce farouche, — il a aussi, croyons-nous, une compagne, une fillette, des êtres chéris, qui aujourd'hui, plus encore qu'hier et que demain, pleureront l'absence du prisonnier d'Etat.

Déjà des notabilités de la littérature, de l'art, de la politique, ont apposé sur une belle pétition leurs précieux paraphes, à l'effet d'obtenir la mise en liberté de Gustave Hervé.

Et puisque c'est l'usage au 1er janvier, pourquoi ne formerions-nous pas, nous aussi, notre modeste souhait...

Allons-y !...

« Nous souhaitons, M. le Président du Conseil, que pour les étrennes des mères, femmes et enfants de détenus politiques, vous proposiez à la signature de M. Fallières un simple décret d'amnistie.

» Ce geste qui vous honorerait, M. le Président, aurait le double avantage d'être à la fois généreux et habile. Généreux, parce qu'un régime démocratique comme le nôtre doit à son passé et à ses origines de respecter la liberté de penser, de parler et d'écrire, — et habile, parce qu'un gouvernement a tout à gagner à ne point ceindre ses adversaires de l'auréole du martyre. »

CHOSES & AUTRES

LE MAGISTRAT CORRUPTEUR

Un procureur de la République est accusé d'avoir cherché à corrompre un député.

Ce magistrat proteste naturellement de la pureté de ses intentions, mais ses explications sont bien embrouillées, tandis que les arguments du député semblent péremptoires.

Ce procureur, qui avait été envoyé en disgrâce, désirait rentrer en France, et il avait cru que le meilleur moyen de hâter son retour était d'intéresser à sa cause des hommes politiques en leur graissant la patte.

Il avait donc trouvé tout naturel, en s'adressant à l'un d'eux, de glisser dix billets de cent francs dans la lettre qu'il lui adressait.

Le député, bien entendu, s'est indigné, et a demandé instantanément au ministre de la Justice de faire revenir en France ce singulier procureur, non pas en commençant comme il l'espérait, mais pour y être puni de sa tentative de corruption.

Ce magistrat ne mérite aucune indulgence à cause non seulement de la malhonnêteté qu'il a commise, mais aussi de sa maladresse.

Ils sont nombreux, ceux qui s'imaginent que tout s'achète et qu'avec de l'argent ils peuvent se procurer n'importe quoi.

Mais, généralement, ils ne s'exposent pas à se mettre dans un mauvais cas, et, quand ils ont à faire des propositions risquées, ils emploient des moyens détournés, afin de battre prudemment en retraite, s'ils sont mal reçus.

Ils ne viennent pas avec cette brutalité offrir des billets de banque, mais ils font sonder habilement l'homme qu'ils veulent acheter, de manière, si celui-ci fait la sourde oreille, à prendre l'air innocent de gens qui n'avaient aucune arrière-pensée.

Ils bénéficient le plus souvent de ce que ceux qu'ils essaient de soudoyer préfèrent ne pas comprendre plutôt que de se gendarmer et de faire du scandale, mais quand on reçoit un billet de mille francs, il est difficile de ne pas comprendre, et le député qui s'est trouvé dans ce cas a eu raison de crier son indignation.

VERAX.

CHRONIQUE

Le Télégramme

— Pense pas à moi !... Mets-y-en !... Gagne, et j'irai mieux ! dit à Battling Verdier, d'une voix imperceptible, sa jeune femme si malade, pâle comme les draps...

Il quittait leur petite maison de Mantes, où il avait fait ses deux mois d'entraînement, pour combattre, le lendemain soir, à Paris, Wilson Knock, champion poids lourd de Manchester. Derrière lui il y avait l'ami Chachignon, son manager, gros homme chauve et, près des oreilles, la noire silhouette d'une vieille religieuse, sœur Françoise.

— Marie !... ma pauv' gosse !... C'que ça m'fait gros cœur de partir ! Ma pauv' gosse ! répétait tristement Verdier, colosse canard, aux oreilles boursouflées.

— Je ne vais pas plus mal, quoi !... Au contraire !... Te bile pas !... Descends l'Engèche, voilà l'important.

Ils s'étaient mariés avant son service militaire. Pendant ses deux ans de caserne, elle avait dû, quoique très délicate, travailler beaucoup de son rude métier de brunisseuse. Les succès pécuniaires remportés dans le ring par Battling Verdier étaient venus bien tard pour elle. Son organisme épuisé se remettait mal d'une violente pneumonie double. Il avait loué cette maison au bon air ; mais le mieux attendu ne se produisait pas.

— Faut pas manquer l'train, remarqua le manager.

— Oui, sauve-toi, mon gros... Embrasse-moi... Embrasse-moi bien !...

Il se pencha sur le petit visage jaunâtre, creusé, aux immenses yeux un peu hagards. Après le baiser, elle le retint encore, le contempla infiniment.

— Comme tu m'regardes !... Pourquoi qu' tu m' regardes comme ça ?...

— Rien !... Pars maintenant... Au revoir, monsieur Chachignon...

Des champions d'Angleterre et d'Amérique n'avaient pas encore mordu la résine devant des Français. Opposer Battling Verdier au meilleur boxeur de Manchester semblait un peu imprudent, et cela malgré la vigueur naturelle, l'endurance, la vitesse et les succès répétés de notre compatriote. En tout cas, une foule très dense emplissait le cirque et discutait les chances des deux adversaires en ce match qui devait être le plus important de la soirée.

Dans sa loge, Verdier, en peignoir, étendu sur un divan, bâtinément silencieux, regardait le mur d'un air sombre.

— C'est quand il multiplie les feintes du gauche qu'y prépare son fameux direct du droit au cœur, donc, à c' moment-là, toi, tu bloques, et...

— J' m'en f..., interrompit Verdier, qui n'avait pas desserré les dents depuis une heure.

— Tu te f... de son droit ?

— De son droit, et du match, et de la boxe, et de toi, Chachignon, et de tout... Ma gosse est perdue : j' l'ai vu rien qu'à la façon dont elle m'a regardé hier... Alors, le reste !...

— Qu'est-ce que tu chantes là ?... Tu sais bien c' que l' médecin a dit, qu' des maladies-là c'est au moment où les malades ont l'air d'être au pire qu'y sont à la veille d'aller mieux...

— J' te dis que j' m'en f... du match ! Au premier marron qu' j'encaisse, je m' couche pendant les dix secondes... J'ai assez d'argent maintenant pour vivoter seul... C'était qu' pour elle que j'voulais devenir champion du monde.

— Mais, idiot, si tu bas Wilson Knock, ça t' fera assez d'galette pour emmener Marie tout l'été dans l'Engadine, ce qu'elle remettra tout de suite d'aplomb, et alors...

La porte s'entre-bâilla. La rude tête rousse de M. Vienne parut :

— Vous êtes prêt ? Cinq minutes d'interruption, et c'est à vous...

— Bien, bien...

Et il se leva, pâle, voûté, le regard vague. Un employé entra.

— Un télégramme pour M. Verdier.

Avec ses doigts maladroits, tremblants, le boxeur ouvrit le pli bleu et tandis qu'il lisait son visage camard s'illumina de bonheur.

« Grande amélioration, médecin déclare suis absolument sauvée. Pourrai me lever dans deux ou trois jours. Appétit excellent. — Marie ».

Il eut peur de s'être trompé. Il relut une fois, deux fois, à voix haute...

Alors ?... Fini, le cauchemar... Elle ne mourra pas, sa gosse !... S'il gagne ce soir, il l'emmènera faire sa convalescence dans l'Engadine, comme Chachignon a dit !... Elle se remettra complètement, pour toujours !... Ils seront heureux ensemble, pendant des années !... Et entre cela et lui, il n'y a que l'Anglais ?... rien que l'Anglais ?...

— Tu vas voir, Chachignon !...

Un quart d'heure après, sans se couvrir, les épaules seulement levées pour abriter l'angle de l'oreille, insensible aux arrêts directs qui lui écrasaient le nez, la bouche, les pommettes (il savait que défigurer elle l'aimerait quand même !) Battling Verdier se ruait, dès le coup de gong, sur Wilson Knock, sauvagement, le débordait, le bousculait dans les cordes, le criblait de coups furieux et le mettait en péril dès le premier round.

— Pourquoi t' faire éreinter la gueule comme ça ?... Ne te presse donc pas, t'est sûr de l'avoir ! dit Chachignon pendant le repos.

— J' songe à ma gosse !... alors qu' peux pas calculer, ni aller doucement...

Au deuxième round, un terrible crochet du droit jetait Wilson Knock à la renverse, les bras écartés, évanoui. Et Batting Verdier, sanglant, était porté en triomphe au vestiaire.

Le lendemain matin, il entama à une telle allure les quatre kilomètres de belle campagne ensoleillée qui séparaient la gare de sa demeure, que l'ami Chachignon finit par s'écrier :

— La barbe ! T'est plus en entraînement pour trotter comme ça !... On dirait qu' t'as six livres à perdre... Va devant, j' te r'joindrai au père peinard !

Dès la petite porte à sonnette du jardin, il cria de toute sa grosse voix :

— C'est moi, Marie !... J' l'ai eu !

Et encore, dans l'escalier :

— Ma gosse !... me v' la !... j' lai eu !

La porte de la chambre à coucher s'ouvrit brusquement et sœur Françoise parut sur le seuil demi-obscur, une main levée pour ordonner le silence.

— Pourquoi ?... Comment va-t-elle ?

— Elle... elle... entre...

Il entra. Et son visage tuméfié, tordu par les coups de Wilson Knock, prit une expression d'horreur, car deux bougies, sur la table de nuit, contre une tasse d'eau bénite, éclairaient la face blanche de la morte.

Il eut un sursaut de fauve blessé. Puis stupide de douleur et d'épouvante, sans oser bouger, il se mit à pousser d'énormes sanglots ridicules d'enfant, parfois semblables à un fou rire. Les larmes ruisselaient entre les bosses bleuâtres de ses pommettes, brûlaient les coupures de ses lèvres...

Enfin, tournant vers la sœur Françoise son visage monstrueux, il balbutia :

— Mais... le télégramme ?

La vieille religieuse, qui avait vu bien des souffrances, fut étonnée de sentir et trembloter sa voix et des pleurs poindre à ses cils, en répondant :

— Elle me l'a dicté à midi, très péniblement, puis après un long calcul mental, elle me fit jurer sur une médaille de l'expédier à huit heures moins un quart précises... Elle ajouta : « Ça le fera gagner ! »

Ce furent ses dernières paroles... Une demi-heure après, elle... Oh !...

Et sœur Françoise, se précipita vers Battling Verdier, champion des poids lours de France, qui était tombé à la renverse, les bras écartés, absolument comme, la veille, dans le ring. Wilson Knock, champion de Manchester.

J. JOSEPH-RENAUD.

Les progrès du féminisme

Une revue féministe de Londres consacre un long article dans lequel sont examinés tous les progrès réalisés, au cours de ces dernières années, par le féminisme sous toutes ses formes.

Nous en extrayons quelques passages intéressants :

Les expériences de ces dernières années sont concluantes, est-il dit dans cette étude ; partout où la femme a été mêlée à la vie publique, on a pu noter un progrès en une équivalence morale.

En Angleterre, en Irlande et en Ecosse, où l'égalité de vote en matière municipale a été accordée aux femmes, on a pu constater cette amélioration. C'est pourquoi les suffragettes poursuivent si ardemment l'obtention de l'égalité électorale complète de la femme.

Dans les Etats de l'Australie où les femmes ont l'égalité politique absolue, leur influence salutaire s'est affirmée dans quantité de lois relatives à l'hygiène publique, l'éducation, la lutte contre l'alcoolisme, le travail des femmes et des enfants, etc.

Les Etats d'Amérique, qui ont accordé le droit de vote aux femmes, n'ont également qu'à s'en féliciter.

Il en est de même en Norvège, où les femmes possèdent l'électorat et l'éligibilité, tant au point de vue municipal que politique.

Dès l'an prochain, le vote féminin sera instauré également en Suède et au Danemark.

Dans le domaine de l'inspection du travail, l'influence féminine s'est également fait sentir d'heureuse façon.

C'est le cas notamment pour les villes de Vienne, Gratz, Prague, Lemberg, Brunn, etc., où le service d'inspection du travail a été entièrement confié à des femmes.

En Allemagne également, le mouvement féministe a pris un vif essor. Partout l'on voit se créer des écoles agricoles pour jeunes filles, ce qui ouvrira aux femmes des professions qui leur étaient jusqu'à présent interdites.

Dans les administrations publiques, postes, chemins de fer, etc., les services des femmes sont de plus en plus appréciés.

L'article se termine par la constatation de la gravité des adversaires du mouvement féministe, qui se rendent maintenant compte que ce n'est plus par des quolibets et des railleries que ce mouvement sera étouffé.

Un Fameux Chrétien !

Il n'y a que quelques jours que le petit Jésus naquit dans une étable sous la protection d'un âne pacifique et d'un grave bœuf. L'événement est donc encore d'actualité et l'on peut en parler sans avoir l'air d'accommoder un article avec des vieux restes.

Le petit Jésus est né. C'est là à coup sûr — avec sa mort — le fait le plus important de sa vie, car les dieux ont ceci de commun avec les hommes, dirait M. de la Palisse, qu'ils paient aux lois de la nature le même tribut et que pour les uns comme pour les autres la mort est la condition nécessaire de la vie.

Le petit Jésus est né. Mais n'appartenant ni à la catégorie des grands prêtres ni à celle des capitalistes, c'est dans une misérable étable qu'a retenti son premier vagissement. Plus tard, il se souviendra de cette modeste origine. Employant tantôt l'ironie, tantôt l'apostrophe, il raillera ou stigmatisera les « requins » de la haute finance d'alors. Car les temps ont peu changé. Déjà, à cette époque lointaine, une richesse implacable et orgueilleuse oppressait le pauvre monde.

Jésus en était d'ailleurs si attristé qu'il lui arrivait de dépasser la mesure. D'accord en ceci avec certaines écoles socialistes, il rêvait la suppression pure et simple des moyens d'échange, et posséder lui paraissait un crime. Qui ne se souvient de l'anecdote conté par l'Evangile ? Un riche propriétaire lui témoignant des marques d'ardent amour et sollicitant la permission de le suivre, Jésus lui répondit en substance :

« Vends d'abord tes biens, puis distribue le produit de la vente aux pauvres. Tu me suivras après. »

Et l'Evangile ajoute que le riche propriétaire en question préféra garder ses biens que de suivre Jésus, malgré la tristesse qu'il en eût. Les temps ont peu changé. Déjà à cette époque lointaine il était difficile de faire comprendre aux riches la vanité des richesses.

Le fils de Dieu s'en étonna d'abord, car il avait l'étonnement déplorablement facile. Ensuite il s'en indigna et chassant toute pitié de son cœur, il déclara catégoriquement qu'un « riche pénétrerait plus difficilement dans le ciel qu'un chameau dans le trou d'une aiguille ». Les temps ont tout de même un peu changé. A cette époque lointaine comparer un riche à un chameau était puni de mort ; aujourd'hui on s'en tire avec seize francs d'amende et l'on a parfois la chance d'obtenir la loi de sursis.

Cependant, Jésus continuait à exagérer... Un jour, conte l'Evangile, il s'emporta jusqu'à rudoyer des marchands, lesquels prélevaient, paraît-il, sur leurs opérations, des bénéfices illicites. Déjà, à cette époque lointaine, la crise de la vie chère sévissait à Jérusalem et on injuriait les intermédiaires. A présent, on fonde des coopératives. Rien n'a changé, sauf la méthode. Jésus, décidément, n'était pas un homme pratique et ignorait les beautés de la politique de « réalisations ». C'est là d'ailleurs ce qui le différencie d'avec ses disciples actuels, lesquels, grâce à un hasard évidemment extraordinaire, se recrutent surtout parmi les capitalistes.

Ceci est tellement vrai que lorsque par hasard un chrétien reste fidèle aux doctrines du Christ et entend conformer ses actes aux enseignements de l'Evangile, on l'enferme dans un asile d'aliénés.

Je n'invente rien. Tout le monde a pu lire, ces jours derniers, dans la presse, l'information suivante, que je cite sans lui faire tort d'un mot :

« Dernièrement, un jardinier des environs de Pau, en taillant une haie, le long de la voie ferrée, découvrait un portefeuille contenant deux cent mille francs de titres. Il fit part de sa trouvaille et l'on apprit que M. Gaston Vinchon, de Bar-sur-l'Aube, avait jeté cette fortune par la portière d'un wagon, alors qu'il se rendait en pèlerinage à Lourdes.

» Dans un accès de mysticisme, le pèlerin s'était même entièrement dévêtu. On l'arrêta nu comme un ver, et on le conduisit à l'hôpital de Pau.

» Ramené plus tard à Bar-sur-Aube, on le croyait guéri de sa folie. Mais dès qu'on lui annonça la découverte de son portefeuille, il eut une rechute, tant cet homme — contrairement à d'autres ! — a le mépris de l'argent. »

Vous avez bien lu ? Voici un honnête homme qui croit vraiment — ainsi que devrait le croire tout chrétien digne de ce titre — que la richesse est incompatible avec les enseignements de Jésus et que pour conquérir la vie éternelle, il faut d'abord renoncer aux basses jouissances de la vie présente. Plutôt que de vivre cette vie d'hypocrisie qui consiste à se faire pardonner ses péchés le soir pour pouvoir recommencer à pécher le lendemain, il formule un bel acte de foi, il fait la preuve de sa sincérité, il adhère de tout son être à la doctrine du renoncement, il prouve que, chrétien, il entend agir comme « devraient agir tous les chrétiens s'ils étaient de vrais chrétiens »... Vous croyez qu'il excite l'admiration ? Non, on se moque de lui, on l'amène chez les médecins, on le fait passer sous la douche. S'il récidive on lui passera la camisole de force... Mon Dieu, qui êtes au ciel, faites qu'on ne le crucifie pas...

MARTIN-MAMY.

Pour l'Education Nationale

La France dépense près de 300 millions par an pour sa culture intellectuelle. — La République a donné un vigoureux élan à l'instruction populaire, mais il lui reste beaucoup à faire.

Les dépenses prévues pour l'instruction publique en 1912 s'élèvent presque à 300 millions, — exactement 297 millions 631.264 francs.

Un beau denier, comme on voit !

C'est le sacrifice que la France s'impose pour sa culture intellectuelle. Il est lourd, mais qui songerait à le regretter ?

Depuis quarante ans, la République a poursuivi dans le domaine de l'éducation nationale une œuvre immense, superbe et cependant combien incomplète encore !

En dépit des admirateurs bornés du passé, des réactionnaires qui pensent que le peuple en sait toujours assez, des privilégiés qui redoutent l'éveil des sentiments de justice et des satisfaits qu'épouvante le regard des affamés, la République a voulu que tous puissent s'instruire afin d'élever la conscience nationale à de plus nobles visées en créant des hommes plus conscients de leur rôle et de leur destinée.

Elle s'est grandie en se donnant à elle-même cette auguste mission.

Si l'on jette un coup d'œil en arrière, on peut comparer avec orgueil le présent au passé. La différence se mesure précisément à l'écart qui sépare nos budgets de la République de ceux de l'Empire, pour ne pas remonter plus haut dans un parallèle cependant des plus édifiants.

Tandis qu'en 1869 les dépenses de l'enseignement primaire se chiffraient par 10 millions, elles figuraient dans les comptes de 1911 pour 222 millions 723.306 francs !

Sans doute, il convient de défalquer de cette somme les 29 millions correspondant aux centimes généraux par lesquels l'Etat a remplacé les centimes locaux que recouvraient les départements et les communes lorsqu'ils avaient la charge des frais de personnel ; néanmoins il reste en regard des 10 millions de 1869 la belle somme ronde de 194 millions.

La grande œuvre de l'obligation, de la gratuité, de la laïcisation, les améliorations constantes des traitements, le développement de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement postscolaire exigent donc une charge supplémentaire de 184 millions de francs.

Pendant le même temps, le budget de l'enseignement secondaire a passé de 3 millions 720.000 francs à 34 millions 679.384 francs, — soit une augmentation de 31 millions, « applicable, comme le dit M. Chéron, rapporteur général, à la fondation de l'enseignement secondaire des jeunes garçons, à l'amélioration du matériel d'enseignement, au relèvement des émoluments des fonctionnaires et agents de tous ordres et à l'augmentation du nombre des bourses et remises de frais d'études ».

Enfin la même période voyait les crédits de l'enseignement supérieur monter de 8 millions 372.000 francs à 25 millions 777.000 francs, et ici « l'œuvre accomplie correspond à la reconstruction des bâtiments des facultés, à l'outillage des établissements, laboratoires, collections et bibliothèques, — à l'accroissement des cadres de l'enseignement supérieur, à l'amélioration de la situation du personnel ».

C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Il reste encore énormément à faire et si parcimonieux qu'on soit des deniers publics ; si vif que soit le goût des économies, il faudra bien, non pas se résigner, mais accepter avec joie de voir augmenter encore les crédits de l'instruction publique.

Outre la nécessité qui, chaque jour, avec l'augmentation du prix de la vie, devient plus impérieuse, de relever les traitements des maîtres aux trois degrés de l'enseignement aux taux desquels ils peuvent légitimement prétendre, il y a encore plus d'une lacune à combler...

C'est ainsi qu'il faudra faire plus large crédit aux universités.

L'autonomie financière qui leur a été octroyée leur a infusé une vitalité nouvelle.

Sans cesser de faire la bonne part à l'étude de hautes spéculations, elles se sont engagées, sous la pression des réalités, dans la voie de l'enseignement technique ; on a fini par comprendre ce que réclamaient le commerce et l'industrie, et la nécessité d'une spécialisation des études conforme aux besoins économiques dans chaque région du pays.

Mais pour que nos universités puissent continuer à répandre cet enseignement pratique supérieur, auquel est attachée la prospérité même de la nation, encore faut-il qu'elles ne se heurtent pas, faute de disponibilités suffisantes, à des difficultés matérielles comme l'exiguïté des locaux ou le dénuement des installations.

M. Viviani, rapporteur du budget de l'instruction publique, n'a pas manqué de constater que « par comparaison avec l'état des laboratoires allemands, ceux de nos facultés sont, pour leur état et pour leur nombre, d'une infériorité humiliante ».

Et combien il a raison lorsqu'il ajoute : « L'amour-propre n'a rien à faire ici, c'est l'intérêt qui parle ».

Ce même dénuement se retrouve dans nombre d'établissements d'enseignement supérieur.

Quoi de plus lamentable que le délabrement dans lequel on laisse notre muséum d'histoire naturelle et de plus misérable que le jardin qui l'entoure ! On y aurait honte d'y conduire un étranger. Il y a là des richesses scientifiques inestimables, fruits du labeur de nos plus illustres savants, et qui n'abritent plus dans le désordre des entreposements que des murs ruinés et chancelants.

C'est une dépense indispensable d'une urgence de millions !

De son côté, l'enseignement secondaire exige de nouveaux sacrifices pour moderniser l'installation des lycées et surtout pour en ouvrir toutes grandes les portes aux élèves de la primaire, reconnus aptes à en suivre les cours avec fruit.

Il est temps que dans notre démocratie, la haute culture cesse d'être le privilège de la fortune pour devenir le droit des capacités.

Enfin, pour l'enseignement primaire, nous sommes aussi loin de compte et il faudra donner encore et beaucoup.

La population scolaire ne peut que s'augmenter dans de fortes proportions, par les laïcisations successives et par l'application plus rigoureuse du principe de l'obligation — et à un jour prochain, par l'adoption nécessaire du monopole — peut-être aussi par la prolongation jusqu'à quatorze ans, comme en Allemagne, de l'âge scolaire. Tout cela ne se fera pas sans bourse délier.

Nous avons à prévoir de nouveaux et importants sacrifices financiers à faire pour l'éducation nationale.

Nous semons et nous ne devons pas plus regarder au prix de la semence que le laboureur qui, à travers son champ, jette son grain à la volée, le cœur joyeux dans l'espérance des moissons prochaines.

LE SENS DES JOUETS

De M. Camille Méuclair, dans la « Dépêche de Toulouse » :

Nous les donnons aux enfants pour les amuser : mais nous nous méprenons étrangement sur les pensées que les jouets leur suggèrent. Pour les enfants, c'est le monde des adultes qui est une collection de jouets démesurés, et ce sont les jouets qui offrent l'image de la vie réelle et sérieuse, d'une vie qui seule vraisemblable et logique puisqu'elle est faite à leur taille et qu'ils y manifestent pleinement leur volonté. Les enfants s'amusent de nous, de nos propos et de nos actes qui leur semblent chimériques, obscurs et aussi incompréhensibles que les gestes de grands pantins. Mais avec leurs joujoux ils sont graves, et ils prennent leurs premières leçons d'énergie.

Avec leurs jouets les enfants ne sont pas des enfants, mais des hommes. Cet univers restreint est pour eux le modèle de leur avenir, et leur vocation future s'y précise et s'y exerce. En ce moment il y a dans notre cœur